

**VII CONGRESO INTERNACIONAL
DE LINGÜÍSTICA ROMÁNICA**

UNIVERSIDAD DE BARCELONA, 7-10 ABRIL DE 1953

TOMO II: ACTAS Y MEMORIAS

PUBLICADO POR

A. BADÍA - A. GRIERA - F. UDINA

**VII^{ÈME} CONGRÈS INTERNATIONAL
DE LINGUISTIQUE ROMANE**

UNIVERSITÉ DE BARCELONE, 7-10 AVRIL 1953

VOLUME II: ACTES ET MÉMOIRES

PUBLIÉ PAR

A. BADÍA - A. GRIERA - F. UDINA

II



ABADÍA DE SAN CUGAT DEL VALLÉS

BARCELONA, 1955

ONOMASTIQUE ET TOPONYMIE DE LA MARCHE D'ESPAGNE DANS LES CHANSONS DE GESTE

PAR

RITA LEJEUNE

(LIÈGE)

Pour comprendre la survivance de faits historiques intéressant la Marche d'Espagne dans les chansons de geste, il faut se pénétrer, d'abord, de l'importance militaire, religieuse et économique de cette Marche à l'époque carolingienne. Les territoires qui composent aujourd'hui le Languedoc, le Roussillon et la Catalogne allaient, en effet, servir de bastion pour la défense de la *Francia* et pour l'élan de la Reconquête.

Aussi, l'attitude des Francs, qui commencèrent l'élaboration de la Marche dès Charles Martel, qui la poursuivirent avec Pepin le Bref et qui la parachevèrent sous Charlemagne et Louis le Pieux, est-elle caractéristique : les territoires sont soigneusement attribués à des chefs francs (les plus importants appartiennent parfois à la famille même de Charlemagne) ou bien à des chefs locaux, des Wisigoths, dont on escompte, à tort ou à raison, la fidélité aux nouveaux maîtres.

Un clergé, extrêmement actif, se constitue, tout dévoué à la cause franque : de nombreuses et puissantes abbayes sont créées ; Charlemagne aussi bien que son fils leur consentent d'importantes donations. Les deux empereurs adoptent, pour le Roussillon et le Nord de la Catalogne, une politique de repeuplement et de fertilisation des terres par l'installation de colons espagnols, venus du Sud.

Bref, dans la Marche d'Espagne, au lendemain même de 778, on assiste à des événements historiques dont le travail de M. Ramón d'Abadal sur la *Catalunya carolingia* vient encore, tout ré-

cemment, de souligner l'importance.¹ Ces événements ont marqué la vie, pour des siècles, et leur action se fait sentir aujourd'hui encore.

Réciproquement, chose trop mal connue — ou, plutôt, méconnue — l'influence intellectuelle de la Marche d'Espagne, wisigothique, se fait vivement sentir sur le monde franc à partir de Charlemagne. Je ne m'attarderai pas à ses poètes, dont le plus grand est assurément Theodulfe ; j'invoquerai seulement le rôle éminent d'un goth illustre : Witiza, devenu saint Benoît d'Aniane.

«Au commencement, a dit Joseph Bédier, était la route...»

Au commencement de la Marche d'Espagne aussi, il y a la route : la conquête franque s'articule sur la *Via Domitia*, tronçon de la grand'route romaine qui allait de Rome à Cadix. Cette route partait d'Arles, sur le Rhône, passait à Nîmes, aux environs de Béziers, à Narbonne. De là, on pouvait gagner Toulouse par Carcassonne (*Via Tolosana*). Mais la *Via Domitia* continuait et suivait à peu près le tracé de la route actuelle qui va en Espagne : Castel-Roussillon (près de Perpignan), Elne, le Perthus (traversée des Pyrénées et point-frontière), et puis Gérone.

Nul besoin de rappeler, ici, le rôle essentiel de cette route, une des plus grandes artères de la civilisation. Pendant des siècles et des siècles, elle fut la route d'Espagne par excellence — la plus facile, la seule carrossable. Aussi n'est-il pas inutile de souligner l'attitude curieuse que Joseph Bédier adopta à son égard. Pour lui, qui a si bien saisi l'importance littéraire des routes de pèlerinage, le pèlerinage de Compostelle passa, à juste titre, comme un des plus fameux. Or, au XII^{ème} siècle, Compostelle drainait toutes les routes de France vers le Col de Cize. Ce furent donc les étapes des routes du Sud-Ouest de la France qui captivèrent l'attention de Bédier. Dans la logique de son système, la Septimanie fut considérée comme une impasse et Narbonne comme un tournant de la *Via Domitia* vers la *Via Tolosana*. Il ne tint pas compte du fait que Narbonne était une position-clé vers l'Espagne. Chose paradoxale, la fameuse capitale des Narbonnais — de tout un cycle, et de quel cycle ! — ne lui apparut pas comme ce qu'elle était et

1. Barcelona, 1926-1952 (*Institut d'Estudis Catalans*, vol. I et II).

demeure : le seuil de la péninsule hispanique. Du reste, elle ne retint pas sérieusement son attention. Le pèlerinage à son saint Paul Serge se trouve à peine invoqué.

Et, cependant, que de héros de l'épopée française échelonnés sur la route de Toulouse à Barcelone par les Pyrénées orientales !

GUILLAUME DE TOULOUSE, l'épique Guillaume d'Orange devenu le saint Guilhem du monastère de Gellone, aux environs de Montpellier.

GARIN D'ENSERUNE dont on a pu sourire pendant longtemps, car il portait un titre qui apparaissait aussi sonore qu'inexistant. Mais les fouilles entreprises en ces dernières années ont rendu Ensérune, *oppidum* près de Béziers, fameux chez les archéologues. L'importance d'une des plus vieilles cités méditerranéennes (à peine mentionnée dans nos documents historiques !) n'avait donc pas échappé aux auteurs de chansons de geste.

AIMERI DE NARBONNE dont on n'a pas retrouvé le prototype historique mais qui offre plus d'un point commun avec un autre grand héros du cycle narbonnais, AÏMER, c'est-à-dire le guerrier franc *Ademar* qui combattit en Espagne de 800 à 812 et qui devint comte de Narbonne en cette année.¹

GIRART DE ROUSSILLON, héros considéré anciennement comme exclusivement bourguignon, mais dont on perçoit aujourd'hui les attaches avec la Catalogne et l'ancienne capitale du Roussillon, *Castel-Roussillon*, sur la *Voie Domitienne*.²

ERNAUT DE GIRONDE, enfin, c'est-à-dire de Gérone.

Mentionnons encore deux grandes figures épiques de la Marche d'Espagne, OTGER CATALO³ et BERNARDO DEL CARPIO⁴ dont la légende, cette fois, a été développée dans la péninsule. Et revenant sur nos pas, rappelons surtout OLIVIER, le fidèle compagnon de Roland (ce Roland que le texte d'Oxford, rappelez-vous, montre faisant du butin devant Carcassonne). Son nom

1. A cet égard, l'étude de SUCHIER, *Romania*, 1903, p. 364-372, reste essentielle.

2. Voir RENÉ LOUIS, *Girart, comte de Vienne dans les chansons de geste*, Auxerre, 1947, t. II, p. 247-278 ; RITA LEJEUNE, *De la légende à l'histoire, Moyen-Age*, 1950, p. 1-28.

3. Cfr. MIQUEL COLL I ALENTORN, *La llegenda d'Otger Cataló i els nou barons*, *Estudis Romanics*, t. I, p. 1-25.

4. Voir RAMON D'ABADAL, *El comte Bernat de Ribagorça i la llegenda de Bernardo del Carpio*, *MÉLANGES MENENDEZ PIDAL*, t. III, p. 1-25.

succède à Oliva ou Olibe¹ — ainsi que l'ont admis MM. Paul Aebischer et Joan Coromines² — anthroponyme essentiellement septimanien : or, *Oliba* fut le nom patronymique des premiers comtes de Carcassonne. Et le premier d'entre eux fut récompensé par le fils de Charlemagne pour sa fidélité à l'Empire...

* * *

L'onomastique, pour Aïmer et pour Olivier, a rendu, on le voit, quelques services.

La toponymie des chansons de geste peut aussi amener certaines découvertes.

J'en prendrai un exemple, à vrai dire le plus surprenant de tous. Peut-être même trop surprenant, car il fait immédiatement penser à un paradoxe. Et, aujourd'hui encore, après des recherches entreprises pourtant depuis près de cinq ans, je ressens toujours, tellement je l'appréhende, cette impression dont je vais demander aux autres de se départir...

Il me paraît donc que la *Chanson de Roland* a connu une localisation aux Pyrénées orientales.

Plus exactement même, il me paraît que le «Roncevaux» de la *Chanson* n'est pas le village du versant espagnol du port de Cize, celui que nous appelons «Roncevaux», que les habitants basques appellent *Orreaga*, qui porte officiellement le nom de *Roncesvalles*, et que la fameuse abbaye, qui s'y élève, dénomme, depuis toujours, *Roscidavallis*. J'en viens à penser que le *Rencesvals* de la *Chanson* (car la première mention de «Roncevaux» est *Rencesvals* !) se situe dans le décor du col du Perthus, à la frontière même de France et d'Espagne.

Je dis bien le *Rencesvals* de la *Chanson* — j'y insiste — car il ne s'agit pas, dans mon esprit, de recourir à un texte hypothétique ou reconstitué. Il faut partir du texte même que nous con-

1. V. mon article, *La naissance du couple littéraire Roland et Olivier*, *Mélanges Henri Grégoire*, t. II, Bruxelles, 1950, p. 371-401.

2. PAUL AEBISCHER, *L'équation Oliba=Olivarius et la fin de la déclinaison gothique en -a, -anem, et -o, -onem en Septimanie*, *Cultura Neolatina*, 1951, p. 197-211.

JOAN COROMINES, *D'alguns germanismes típics del català*, *Mélanges Mario Roques*, t. IV, Paris, 1952, p. 49-51.

naissions bien, celui de la version d'Oxford, confronté avec les autres versions.

Avant d'entrer dans les détails, permettez-moi de rappeler quelques faits encore :

1) la localisation à Roncevaux du désastre subi par les armées de Charlemagne en 778, n'est pas le fait des annalistes carolingiens. «Roncevaux», on le sait, ne fut jamais mentionné par eux. Ceci a rendu les historiens très circonspects pour fixer l'endroit précis de la bataille, et on sait que Bédier lui-même s'est montré fort réservé ;

2) le site du Roncevaux basque — dans une large vallée paisible — ne correspond pas aux descriptions des annalistes carolingiens qui racontent que l'arrière-garde fut cernée dans un étroit défilé ;

3) les historiens ont cependant été d'accord, jusqu'à présent, pour situer la défaite dans les Pyrénées *occidentales*. Pourquoi les Pyrénées *occidentales* ?

Parce qu'on se rappelle les mouvements des armées de Charlemagne tels que nous les ont dépeints les différentes *Annales*: entrée en Espagne avec *deux* armées, une par le pays des *Wascones* (pas d'autre précision), l'autre par le Perthus (les contingents de Bourgogne, de Provence, de Septimanie, ne pouvaient passer que par là) ; jonction des armées sous Saragosse ; siège et résistance de Saragosse ; retour par Pampelune.

Et voici la seule précision donnée par les *Annales* dites d'Einhard :¹

«... *obsidibus Pompelonem revertitur. Cuius muros, ne rebel-
lare posset, ad solum usque destruxit, AC REGREDI STATUENS, PY-
RINEI SALTUM INGRESSUS EST.*»

Dans les traductions, on supplée d'ordinaire, après *regredi statuens*, "*in Franciam*" car on sent, confusément, la bizarrerie qui consiste à répéter, dans la même ligne, *revertitur* et *regredi*... On fait remarquer aussi, à juste titre, le vague de l'expression : mot à mot, «il s'engage dans un défilé du mont pyrénéen.» Et on s'en étonne, car les lieux des victoires ou même des revers de

1. *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*, Hanovre, 1895, p. 51.

Charlemagne sont, ordinairement, beaucoup plus explicitement désignés dans les *Annales*.

Tout change, cependant, si on veut bien remarquer, en consultant les historiens et les géographes latins que, du 1^{er} siècle avant notre ère jusqu'au IX^{ème} (Anonyme de Ravenne), *Saltus Pyrenaeus* ou *Saltus Pyrenaei* constitue un véritable toponyme et désigne soit les Monts Albères, soit le défilé boisé de ce que nous appelons aujourd'hui l'*Ecluse* (= la Cluse) et qui, en contrebas du Perthus, fait directement communiquer, sur une distance de quelque 8 kilomètres, la France et l'Espagne.¹ C'est la porte naturelle des deux pays. Une porte étroite, terriblement étroite et, jadis, dangereuse; plus d'une armée y a subi de cuisants revers. Toutefois, il ne s'agit là que d'une seule difficulté sur un parcours généralement commode.

On comprendrait aisément que les affaires d'Espagne n'ayant pas tourné comme il l'espérait, Charlemagne, après avoir détruit Pampelune (ce qui implique une tension sérieuse avec les Navarrais) n'ait plus jugé très prudent de remonter en plein pays basque avec ses armées pour se retrouver finalement, sur l'autre versant, en pleine Gascogne *encore insoumise*. Et tout cela, pourquoi? Pour aboutir finalement à l'Aquitaine — qui n'était pas sûre!

Il n'est donc pas ridicule de supposer que, sur le chemin du retour (*revertitur*), Charlemagne, après le sac de Pampelune, DÉCIDE (*statuens*) DE REVENIR EN ARRIÈRE (*regredi*). Sans doute, le trajet en Espagne même était plus long, mais il pouvait s'effectuer par des routes romaines beaucoup plus commodes, dans les provinces musulmanes de Saragosse et de Barcelone *dont il détenait des otages* (et aucun annaliste ne parle d'otages choisis parmi les *Wascones* ou les Navarrais!). La *Via Domitia* n'offrait aucune difficulté, sauf au Perthus ("*in summitate*" ou "*in summi montis vertice*" des annalistes). Mais là, il ne se méfiait pas car il arrivait chez lui, "*in Francia*" ou "*in partibus Franciae*" (*Annales Royales*)... Et, après, c'était la route facile, directe, du littoral septimannien puis des vallées du Rhône, de la Saône et de la Meuse. Faut-il rappeler qu'après l'affaire des Pyrénées, en courant bride

1. Pour plus de détails, cfr. mon article *Les anciens noms du Col du Perthus*, *Actes et Mémoires du IV^e Congrès International de Sciences Onomastiques*, Uppsala, année 1953.

abattue vers les Saxons qui ont franchi le Rhin, nous savons de source sûre que Charlemagne passe à Auxerre ?

Seraient-ce donc vraiment les Monts Albères qui auraient vu, au soir d'août 778, la défaite de l'armée de Charlemagne, la mort des palatins, celle de Roland ?

Il importe assez peu que, maintenant, j'incline à le croire. Mais il est autrement important que deux historiens de la classe de MM. Fawtier et Ganshof, à qui j'ai soumis mes arguments, les aient envisagés sérieusement et, avec les réserves qui s'imposent, naturellement, m'aient encouragée à poursuivre mes recherches dans cette voie.

D'autre part, un poète a tous les droits — s'il est bon poète. Il était donc loisible à l'auteur de notre *Chanson de Roland*, même si les événements de 778 ont eu lieu en plein pays basque, de les loger dans un décor des Pyrénées orientales.

Abandonnons donc les relations trop précises entre *histoire* et *chanson de geste*. Suivons, simplement, mais sans préjugé (le préjugé du Roncevaux basque) les indications du poète.

* * *

Pampelune est totalement absente de la *Chanson de Roland*; ni le texte d'Oxford, ni les autres versions n'en parlent.

Seule Saragosse, qui résiste à un Charles victorieux de tout le reste de l'Espagne, se trouve mentionnée. Charles, toutefois, ne s'en approche pas; il y envoie Ganelon.

Puisque ni Saragosse, ni Pampelune ne figurent sur l'itinéraire du retour, celui-ci ne semble donc pas s'effectuer par le Somport ou par le Port de Cize. Au reste, le texte de la *Chanson* est formel: pour assaillir Roland, une armée sarrasine, sortant de Saragosse, chevauche à travers la *Cerdagne*; elle gagne ainsi de vitesse l'armée franque venue par un autre chemin. Par conséquent, l'endroit fatidique, pour le poète, se situe à l'est des Pyrénées. La chose se confirme par le fait qu'au sortir de Roncevaux, Charles passe à *Narbonne*.

D'ordinaire, cette mention de la Cerdagne et celle de Narbonne (comme celle de Carcassonne, où Roland est censé avoir combattu) déclenchent les reproches de la critique. On s'indigne de

l'ignorance du poète en matière géographique. On suggère des corrections qui aboutissent à déclarer, comme l'écrivait Pauphilet, «que Narbonne n'est pas Narbonne, que Carcassonne n'est pas Carcassonne et que la Cerdagne n'est pas la Cerdagne».

Mais faut-il nous hâter d'accabler le poète?

En réalité, il y a deux «complexes géographiques» d'importance inégale et d'âge différent dans la *Chanson de Roland*. L'un, plus récent, dû à un remaniement ou une interpolation, s'efforce d'attacher la légende à la Gascogne en mentionnant, notamment, lors d'une allusion rapide, les églises de Bordeaux et de Blaye : il n'affecte pas l'essentiel du récit.

L'autre, fondamental — celui de l'auteur — ordonne la légende autour de la notion «Marche d'Espagne».

Le temps me fait défaut pour commenter ici la valeur du mot «marche» à travers le texte de la *Chanson*; mais on peut tenir pour assuré qu'il ne s'agit pas là d'une notion vague. Le terme, choisi, précis, désigne la Marche franque par excellence, la Marche d'Espagne. Arrêtons-nous, par contre, aux "*porz d'Espaigne*". Expression maintes fois répétée, indication de premier ordre : c'est là que Roland combat. On remarquera, en effet, que sur les 17 mentions de *Rencesvals* que comporte la *Chanson*, les huit premières se pressent dans une sorte de «ballade» au cours de laquelle les guerriers de Marsile, surgissant tour à tour, affirment, en refrain, qu'ils iront combattre Roland "*en Rencesvals*". Huit autres apparaissent après la mort de Roland. Entre ces deux groupes, une seule mention (lorsque Turpin va chercher de l'eau pour Roland qui agonise).

Quant à la «bataille de Roncevaux» proprement dite, elle se passe sans que le terme *Rencesvals*, hormis cette dernière mention, soit prononcé !

Le poète désigne le lieu de cette bataille, rituellement, par une formule épique, sans cesse reprise : *les Porz* ou *les Porz d'Espaigne*, selon la version d'Oxford — *le Port* ou *le Port d'Espaigne* selon V⁴ (7 ou 8 mentions).

Par exemple :

O 1152

*As Porz d'Espaigne en
est passet Rolland.*

V⁴ 1089

*Al Port de Spaigna en
est entre Roland.*

O 1403

*Ne cels de France ki as
Porz les atendent.*

V⁴ 1316

*Ne çil de França che al
Port le atend.*

Bédier, dans son édition, traduit à chaque fois "porz" par les «ports», c'est-à-dire par les cols de montagne.

Et il ne souligne pas — ce qu'ont fait certains érudits italiens¹ — ni que ce pluriel est étrange puisque l'armée paraît ainsi évoluer dans des cols différents, ni que la mention de ces cols de montagnes ne convient pas bien au site du Roncesvalles basque puisque Roncesvalles se trouve à plusieurs kilomètres en contrebas d'un col, dans une vallée.

Si on adopte les leçons d'Oxford, *les Porz*, il faut, de toute façon, y voir un toponyme : *les Porz* désignent les Pyrénées, chez les troubadours, notamment, et, aujourd'hui encore, chez les habitants de ces montagnes. Car Pyrénées est un nom qui reste, pratiquement, sans emploi au moyen âge. Le géographe arabe Édrisi, au XII^e siècle, par exemple, appellera la chaîne *Djebel-al-Bortat*, la Montagne des *Portes*.²

Et d'autres géographes arabes, avant lui, avaient employé cette expression en l'appliquant plus spécialement, comme *Saltus Pyrenaeus*, à l'endroit le plus connu, les Pyrénées orientales.

Là, se trouvait, en effet, le *Portus* par excellence : celui que nous appelons aujourd'hui Perthus, mais qui s'appela *Portus* aux IX^e et X^e siècles, et continue de s'appeler *Portus* en Catalogne comme dans le restant de l'Espagne. C'était l'ancien *Summus Pyrenaeus* de la Voie Domitienne.

La leçon de V⁴, *Port*, au singulier, semble donc nous offrir une localisation plus précise et plus archaïque que *O*.

Pour V⁴, ce ne serait pas seulement «aux Pyrénées» que serait passé Roland, ce pourrait être aut Perthus lui-même.

* * *

Ne serait-ce qu'une coïncidence ?

Examinons, à cet effet, trois détails de la *Chanson de Roland*.

1. Cfr. notamment LUIGI FOSCOLO BENEDETTO, *L'épopée de Roncesvalle*, Firenze, 1941.

2. Cfr. M. CÉSAR E. DUBLER, *Los caminos a Compostela en la obra de Idrisi, Al-Andalus*, 1949, p. 87.

1. — *Les Porz d'Aspre*

Par deux fois, la *Chanson* fait allusion «aux porz d'Aspre». C'est, du moins, ce que donnent plusieurs versions, en contradiction avec *O* qui, mentionne, lui, les «porz d'Espagne».¹

Lorsque Bédier, dans sa première édition des *Légendes épiques*, admettait encore que *O* ne livrait pas ici la bonne leçon,² il donna, de ces «porz d'Aspre», une définition qui, depuis, a toujours été acceptée :

«*Aspera Vallis* est, au moyen âge, l'un des noms du Col de Jaca ou Somport, l'un des principaux passages des Pyrénées».

Mais *Aspe* est le nom d'une vallée, non d'un col : «La vallée d'Aspe, arrondissement d'Oloron, commence au Col de Somport, frontière d'Espagne».³ Et, surtout, le mot *aspa* n'a jamais été régulièrement remplacé par le mot *aspra*. Il figure déjà sous la forme *Aspa Luca* dans l'Itinéraire d'Antonin et n'a pas varié : *Aspa* (1077), *Aspa* (1249), *Aspea* (1290), *Aspes* (XIII^e siècle), etc.

Il faut se souvenir, par contre, que si *aspera* a jamais paru se joindre à *vallis*, ce fut pour désigner le *Vallespir*, en Roussillon. Nom que l'on donne de nos jours à la haute vallée du Tech, le Vallespir ou pays des Aspres fut, aux IX^e et X^e siècles, un comté important qui s'étendait jusqu'à la *Via Domitia* et qui engloba même, parfois, le site disputé du Perthus où se rejoignaient quatre comtés : Vallespir, Besalu, Roussillon, Peralada.⁴

Le terme *aspres* (*aspera*, lieux scabreux, difficiles, ou terrains ingrats) se retrouve aujourd'hui encore dans le «pays des Aspres»

1. Textes cités d'après l'édition RAOUL MORTIER.

O 870	<i>Des porz d'Espagne entresqu'a Durestant.</i>	V ^a 824	<i>Da li porti d'Aspre trosqu'a in Durestant.</i>
		V ^c	<i>Des les porz d'Aspre...</i>
		C 1250	<i>Des les porz Vaspre deci q'a Durestant.</i>
		Conrad 3609	<i>Que de Portaspere on vivra en paix jusqu'a Urstamme.</i>
O 1103	<i>"Gardez amunt devers les porz d'Espagne."</i>	V ^a 1049	<i>"Sire gardé deça ver li port d'Aspre."</i>
		C 1475	<i>"Gardez amont ça devers les porz d'Aspre."</i>

2. *Légendes épiques*, t. III, Paris, 1912, p. 295.

3. REYMOND, *Dictionnaire topographique des Basses Pyrénées*, s. v^o. *Aspa*.

4. Cfr. PIERRE PONSICH, *Le Conflent et ses comtes du IX^e au XII^e siècle*, *Etudes Roussillonnaises*, 1951, nn. 3-4; ANNIE DE POUS, *Les Tours à signaux des vicomtés de Castelnou et de Fonollède au XI^e siècle*, *Bulletin monumental*, 1947-48 (avec carte).

situé sur le versant français des Albères, au delà du défilé de l'Écluse.

2. — *Le "Pui agut"*

Si Bédier a renoncé, finalement, à défendre «des porz d'Aspre» des autres versions, c'est qu'il a reconnu que ces autres versions semblaient placer dans la bouche du sage et vaillant Olivier des propos de folie : comment Olivier, au col de Cize, pourrait-il voir des ennemis qui se pressent du côté du Somport, à des centaines de kilomètres de là ?¹

Et si les ennemis sont tellement loin, pourquoi donc s'en inquiète-t-il ?

Nous en arrivons ainsi à une autre difficulté — et à un autre toponyme.

Si Olivier a distingué des Sarrasins du côté «des porz d'Aspre», et s'il s'en est effrayé, c'est qu'il a pu observer à loisir, du haut d'un *pui* d'où il embrasse un vaste paysage,² les mouvements assez proches des armées ennemies. Imaginons-le au Perthus ; on comprend son émoi en apercevant des Sarrasins «par devers les Porz d'Aspre», c'est-à-dire du côté de Vallespir et de la Cerdagne ; car cela signifie que les Francs sont pris à revers, et trahis... Mais, me direz-vous, qu'est-ce donc que ce «pui» ?

Un *pui* : une hauteur, traduit ici Bédier...³ Il faut noter que le poète ne se sert pas du terme usuel en langue d'oïl, *mont*, et qu'il emploie un terme méridional. Mais je n'insiste pas. M. Paul Aebischer a bien voulu m'écrire qu'il préparait une étude détaillée sur ce mot, inhabituel au Nord de la France, et que répètent seulement, dans leurs formules, les textes épiques. Dans la *Chanson de Roland*, notamment, «pui» se trouve utilisé à plusieurs reprises. Car, rappelez-vous, Roland ira mourir sur un *pui*, et même un "*pui aigu*". Ceci n'a pas laissé d'embarrasser considérablement et les copistes du moyen âge et les commentateurs modernes. Les uns et les autres l'ont un peu rapetissé, ce «pui aigu».

1. Cfr. *Commentaires*, p. 156-157.

2. V. 1028 *Oliver est desur un pui muntet*
Or veit il ben d'Espaigne le regnet.

3. Cfr. V. 1017 «Olivier est monté sur une hauteur.»

C'est que, en vérité, il ne se logeait facilement ni dans le site de Roncevaux au pays basque, ni même au Col d'Ibañeta qui le domine. Là, malgré l'altitude (1.057 ms.), pas de hauteurs saillantes, pas de belvédère où Roland puisse mourir, se tournant vers l'Espagne.

(Et, à ce propos, comment tourner son visage *vers* l'Espagne quand on se trouve déjà à Roncevaux, sur le sol même de l'Espagne?)

Depuis Bédier, on va donc répétant que le héros meurt sur un «tertre». Car Bédier a traduit :

Devers Espagne est en un pui agut (v. 2367)

par

Il est couché sur un tertre escarpé, le visage tourné vers l'Espagne.

Mais un «pui agut» est bien plus qu'un tertre, fût-il escarpé !¹ Et, si on interroge ses souvenirs — «quel héros, donc, gravit ainsi une montagne pour aller mourir près du ciel?» — on se souvient d'Hercule. Et Roland fut un autre Hercule, et il l'est encore dans le folklore catalan.

Hercule gravit le mont Oeta et meurt en un endroit appelé *ἄδου* (c'est-à-dire le bûcher) ; Jupiter entr'ouvre l'Olympe et lui envoie un cortège de dieux pour l'appeler à lui. Comment ne pas faire ici le rapprochement avec le Ciel qui s'entr'ouvre pour Roland, livrant passage à saint Michel et aux autres archanges qui transporteront son âme au sein de Dieu ?

Or, Hercule a sa légende écrite, dès Silius Italicus (I^e siècle av. J. C.), dans le site du Perthus, là où il a séduit Pyrène, la fille du roi Bebryx, là où il lui a élevé, après qu'elle fut morte de chagrin, un tombeau...²

Nous revoici au Perthus, par tout un détour, mais nous y revoici encore.

Et nous allons noter, cette fois, qu'à cet endroit précis où semble se casser en deux tronçons la chaîne pyrénéenne, entre le col de Panissars, à gauche, et celui du Perthus, à droite, s'élève, en pyramide, se détachant à des kilomètres sur le ciel du Rous-

1. *Pui* ayant été traduit par «hauteur» aux v. 1017 et 1028, on conçoit mal, du reste, comment *pui AGUT* signifie «tertre».

2. Cfr. CAMILLE JULLIAN, *Revue des questions historiques*.

sillon et de l'Ampurdan, un mont, aigu, qui s'appelle aujourd'hui Bellegarde. Et constitue un magnifique belvédère d'où l'on peut voir, à l'infini, l'Espagne et les hauteurs du Vallespir.

Le toponyme *Bellaguardia* est relativement récent (fin du XIII^e siècle). Mais les *Gesta Karoli Magni ad Carcassonam et Narbonam*, compilation latine écrite à l'abbaye de Lagrasse (aux environs de Carcassonne) vers 1200, l'appellent *Mons Acutus*; et la version occitane, un peu plus tardive, rend cette appellation par *Mont Agut*.¹ L'*Office de Gérone* en l'honneur de saint Charlemagne, au XIV^e siècle, mentionne également le *Mons Acutus*.² Et les deux textes, *Gesta* et *Office*, s'accordent pour placer là, au Perthus, une grande victoire de Charlemagne sur Marsile — avant son passage en Espagne, il est vrai.

On situe traditionnellement à Bellegarde l'emplacement des Trophées que Pompée éleva après sa guerre d'Espagne et qui ont disparu depuis longtemps sans laisser de traces (c'est pourquoi on les croit enfouis sous le fort élevé par Vauban qui a tronqué le «pui aigu»). Cet endroit des Pyrénées a constitué, de tous temps, un point de partage idéal entre la *Gallia* et l'*Hispania*, entre la France et l'Espagne. De là, on comptait les étapes de la Voie Domitienne. Des colonnes milliaires s'y élevaient donc. Et ceci peut expliquer les «perrons de marbre» que Roland abat avant de mourir et qui n'ont aucune signification à Roncevaux ou dans les environs.

Auprès du Perthus, au contraire, ce col qu'il fallait tenir à tout prix pendant que Charlemagne et son armée franchissaient, péniblement, le redoutable défilé de l'Ecluse — ce col qu'il fallait tenir parce que, de l'autre côté, commençait la *Francia*, la patrie, Roland le Franc, lorsqu'il a mis en fuite les ennemis de sa foi et de sa race, peut et doit songer aux «perrons de marbre» qui, séculairement, marquaient là l'existence de deux mondes. Dans un effort désespéré, mais qui prend désormais toute sa signification, on le voit monter sur le «pui aigu» de Bellegarde. Et là, près du Ciel qui le suit et qui l'approuve, Roland, tout en essayant de

1. Ed. F. SCHNEEGANS (*Romanische Bibliothek*), Halle, 1898; 2925 et 2929 (cfr. 2949 allusion au castrum de *Clausa*).

2. Voir l'*Etude sur Office* de JULES COULIER, Montpellier, 1907 (*Publ. de la Soc. pour l'étude des langues romanes*, t. XX).

briser son épée, invincible, abat les bornes du royaume des Francs : alors, il peut tourner vers l'Espagne, qui s'étale à ses pieds, son fier visage de conquérant. Il peut mourir en paix, sa mission accomplie.

Par lui, pour Charlemagne, pour le monde chrétien, «il n'y a plus de Pyrénées»...

3. — *Rom(e)*

Le défilé de l'Ecluse est creusé par un torrent — «une eve corant» — qui passe au Col même du Perthus. Ce torrent se fraie une voie à travers des roches bises — "*bises*" (beiges, d'un roux délavé) et non «grises» — dans une vallée naturellement broussailleuse : on l'appelle même le ou la *Rom(e)*, que l'on prononce, dans le pays, *roum* ou *roumé*. Or, la ronce ou l'amas de ronces (*rumex*) s'appelle *roume(r)* en occitan. Ne tenons-nous pas, ici, une authentique «vallée des ronces?» Hydronyme (que l'on retrouve ailleurs et qui paraît s'apparenter à *Roncal*, de la vallée de Roncal, par exemple) *Rom(e)*, toutefois, n'est pas attesté anciennement.

Dans les textes carolingiens, la première fois qu'il est mentionné, en 844, le torrent de *Rom(e)* s'appelle *Fluvium Felonicas* ou *Fellonicas*.¹

Comment traduire? «La rivière des Félonies...?»

S'agit-il d'une notion que l'on ne comprend plus, ou dont on veut effacer le souvenir désagréable? Mais, dès 869, le nom change et devient *Fullonicas* :² «rivière des moulins à foulon?»

Et ce nom s'applique désormais à une chapelle de Saint-Martin qui était située au sortir du défilé, sur la voie romaine. Le nom est instable. Il se transforme encore en «Fenuillar» («endroit où abonde le fenouil» — ce qui du reste n'est pas ou, du moins, n'est plus vrai) et il se fixe : Saint-Martin-du-Fenuillar existe encore, et on va voir, près du Boulou, ses anciennes fresques catalanes du XI^e siècle, devenues célèbres.

* * *

1. Cfr. RAMON D'ABADAL, *Catalunya Carolingia*, 28, 13; 31, 19.

2. *Ibidem*, 34, 12; 38, 10.

Il y aurait bien des choses à dire encore que je ne puis songer à résumer ici.

En m'excusant d'avoir déjà abusé de la patience de ceux qui m'écoutent, je voudrais, cependant, faire une dernière remarque. On ne saurait passer sous silence, me paraît-il, le fait que la localisation de la *Chanson de Roland* aux Pyrénées Orientales s'inscrit avec facilité dans un impressionnant complexe de faits historiques et d'habitudes littéraires. Avec cette thèse la transmission du souvenir rolandien ne s'opère plus — chose qui a toujours paru étrange — chez des Basques qui, logiquement, ne pouvaient que se réjouir d'avoir, jadis, vaincu les Francs, ennemis de leur patrie. Elle s'effectue dans une région qui n'a cessé, depuis Charlemagne, et pendant des siècles, de constituer un précieux terrain d'échanges entre le monde franc et le reste de l'Espagne. Un terrain où n'ont cessé d'affluer les guerriers de la Reconquête, où l'esprit de reconquête ne cesse de souffler.

Et puis, au regard d'une abbaye de Roncevaux qui ne se fonde que vers 1130, dans un pays resté sauvage, que dire du rôle remarquable des vieux monastères tout proches du Perthus? Monastères d'Arles-sur-Tech (fondé sous Charlemagne *avant 817*: *Monasterium Valle Asperii*), de Saint-André de Sorède (fondé avant 823), de Saint-Michel-de-Cuxa, enfin, le plus tard venu, mais le plus important, le plus prestigieux.¹

Il dut bien y en avoir, quelques «collaborations de moines et de jongleurs» dans ces maisons carolingiennes situées — ne l'oublions pas! — sur ce qui fut le premier chemin de Saint-Jacques!... Ne tiendra-t-on pas compte aussi de l'origine de la *Chanson de Sainte-Foy*?

Sans vouloir établir de parallèles précis et sans prétendre forcer certaines impressions, on ne peut s'empêcher de penser qu'une action du monastère de Saint-Michel — ce saint Michel qui joue un tel rôle dans la *Chanson de Roland* — expliquerait singulièrement bien la tendresse profonde, émouvante, qui perce, à travers la version normande du texte d'Oxford, pour les visages idéaux de deux pays. Deux visages qui, ici, se touchent: «douce France», d'une part, et, de l'autre, «claire Espagne la belle».

1. Sur le rôle, trop peu connu encore de Saint-Michel de Cuxa, v. les différents articles de PIERRE PONSICH, MARCEL DURLIAT et ANNIE DE PONS dans les *Etudes Roussillonnaises*, 1952, nn. 1 et 2.

INTERVENCIONES

AEBISCHER (Lausana). Señala los testimonios poéticos de la retirada de Roncesvalles: como testimonio histórico Eginhard; como poético la *Canción de Roncesvalles*. No es probable que Carlomagno eligiera la ruta por Cataluña, dadas las dificultades del terreno, sino que preferiría Roncesvalles. Además, la palabra "ports" no significa "paso", sino "pasto".